

C'est silencieux et solitaire devant les grandes portes d'entrée de chez toi, car ces promesses-là, personne ne peut les supposer.

Tu es donc encore là. Je convoquerai tous les mots que je trouverai, selon l'humeur des jours, la force et le travail, pour dire – non pas ce que j'ai vu. Ce qui se dira dépendra de beaucoup de choses : du temps, du soleil, du temps qu'il fera dans l'âme. Cette traversée ne sait pas si elle m'emmènera auprès de toi. C'est la vie qui dira : je sens que ce n'est pas l'endroit. Tes pensées, sont-elles encore quelque part, dans ce pays et sous ces étoiles ? Quel est ce pays où il est allé ? Tu m'emporteras auprès de moi, plein que tu es de ce pouvoir-là. Chacun de tes traits remplit le monde de puissance, et nous aussi, par les mêmes traits. Qu'on est seuls – seuls à vivre de bonheur dans cette solitude à toi, et qu'on ne veut rien de plus, sauf l'amour, un matelas, un verre d'eau pour la soif. Demain aussi je vais vouloir de toi. Souverain et lointain, ma pensée ne te touche pas. Alors, touche-moi, toi.

C'est comme l'univers, on ne peut pas dire *je le connais*.
Mais il habite à tel point les nuits et les jours, colore les heures
même de repos, s'insinue dans tous les regards jetés, s'immisce
dans tous les traits vus, au point qu'un soir, cela devient enva-
hissant, doit naître, et ne cesse plus d'avoir un lieu en moi.

La vie n'est plus la même après trois murs, la vie change, ayant été entre trois murs, ces trois murs à lui, face auxquels il s'est tenu tant d'heures, son corps tout entier au travail, ses pieds ayant traversé un édifice qui était à la fois une église et son lieu de travail, Piero a été là. C'est une idée, une couleur, un trait, et la vie d'un homme passant par l'univers, rencontrant son œuvre, cette vie change. L'histoire d'un excès équivaut à dire – il faut que cela devienne. D'autres mots ne seront pas dits parce que la santé devra s'y mesurer – parce que la vie, à un moment donné, doit suivre d'autres cours. Voici donc un affluent, par lequel un peu de Piero est sorti.

Nous avons fait tant de fois cet aller et ce retour – y rester, dire ces mots-là au silence, avoir le silence toujours à son bras, et s'incliner sur lui, la nuit. Sur une table, un peu avant, sous les feuilles. Quand on part, on quitte un âge, ce que l'on retrouve n'a plus l'âge d'avant. Je connais l'âge d'avant mieux que celui-ci, auquel je n'ai pour l'instant encore rien à dire. J'y suis. Nous partageons un seul cœur. On peut aller où l'on veut, tout est ouvert, toutes les artères étroites, les chemins avec des murs plus hauts que nous-mêmes.

Toutes les fois que Piero entrait dans cette église, son lieu de travail, il voyait le vide des murs et, dans le silence, il voyait son idée. Le bruit de ses pas traversait l'église, à mesure que Piero avançait vers son idée. Il y avait partout du silence, sauf là, sous ses pieds, sur ce sol en pierre, et dans sa respiration à lui. Partout du silence sauf dans sa tête – la pensée bruyante et silencieuse, la tête du créateur, la pensée qui tombe et se relève, les idées se relevant toutes en même temps, pour se poser avec ce bruit que le créateur entend. Son idée était là, sur ces murs, et chez lui, en train de naître. Elle était partout où son regard allait, partout où le hasard le forçait à regarder, et sortait de son corps qui portait en lui l'espace, faisait de la nef de l'église un ventre engloutissant corps et idées. D'église, un ventre – un corps d'artiste ne se limite pas à entrer dans son lieu de travail, il est déjà ce qui l'attend, et il pressent certains gestes qu'il fera, mais ne connaît pas leur forme exacte, leur intention, ni leur issue. Il aime marcher, être seul quand il passe cette porte, être cet homme sur lequel les regards ne se poseront pas; il aime marcher et penser à son travail quand il marche; il aime les seuils, les entrées, les passages qui le transforment, qui le font partant vers un lieu, lui qui sait où il va.

Ses mouvements involontaires, ses réflexes, semblaient ne rien dire, ils semblaient anodins; mais c'était déjà son

âme qui écoutait, c'était à elle que l'on parlait. La voix s'étirait en forme de noir, de marron, glissait sur le versant des collines, faisait semblant d'être de la terre, et dans ce semblant était tout ce qui importait, dans ce semblant de vert, et dans cette sorte d'arbre était la chose décisive. Piero avançait dans la nef, et la surface de sa peau et la charpente de son corps étaient pleins de demi-teintes, de nuit, de clarté, contenus dans tous ses gestes. Et la musique entendue les nuits, les rumeurs, les voix de la rue, résonnaient en lui, et dans cette charpente animée, comme elle avait résonné quand il pensait à son œuvre, non pas ici, marchant dans la nef. Les lignes convergent vers son corps, repartent, reviennent encore.

Dans une nuit de Piero, les étoiles s'enchaînent aux couleurs, aux gestes faits à chaque saison, ces gestes immenses et qui dansent quand ils fendent l'air de leur désinvolture. Je ne veux pas perdre cette image, quitter l'ancre froide qui me donne des heures de pensée, douce, étroite, longue, si longue quand on entre dans sa longueur, comme un nageur qui s'en va. Si longue qu'elle touche le clocher, quand il résonne sur la petite place, la place aux colonnes, où nous n'avons jamais marché ensemble, la place où l'on arrive après tant de détours, quand la tête tourne, dégringole la colonne lisse et striée, sans prise où s'accrocher. Et cela, même quand je détourne les yeux des arbres, ou des feuilles, des troncs.

Dans cet air immense, Piero laissait sa vie, sa totalité. Ses doigts, posés sur ses lèvres, traversaient sa respiration, et se mélangeaient à tout ce qui de lui mourra un jour. Nous ne sommes plus dans les mots, là où Piero travaille. Il côtoie le mur des paroles, mais se tient de l'autre côté, dessinant une terre pour ses pas, faisant son corps d'artiste à coups

de tressaillements, qui finissent par faire une démarche comme aucune autre, puisqu'aucun autre homme ne marche comme lui.

Et Piero se tenait là, debout, dans le fond de sa pensée, et créait depuis le fond de sa pensée : cet endroit où aucun autre homme ne s'est tenu, cet endroit à partir duquel il imagine, depuis le fond de cet endroit.

On dira :

— On ne vous voit pas.

— Qu'importe – moi ?